

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 52

Artikel: Les petites rosseries
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225558>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tant, dit l'industriel à Alphonse Allais. Une livraison à vérifier qui ne t'intéresserait pas. Continue ta promenade, je te retrouverai dans ces parages.

Resté seul, l'auteur des *Oeuvres Anthumes* fut machinalement attiré vers un groupe composé de quatre hommes. Trois s'acharnaient à un travail difficile, tandis que le quatrième, un grand mince, la casquette sur une oreille, se contentait de plaisanter, en allumant une cigarette qu'il se mit à fumer, assis nonchalamment sur un tas de sable, sans plus songer à prendre en main son outil...

Révolté par l'attitude de cet homme, alors que les autres trimaient courageusement, Alphonse Allais, fort de la mission que l'industriel lui avait confiée, se sentit à ce moment l'âme d'un justicier. Il s'avança, et, face à face avec le paresseux, d'un ton calme :

— Suivez-moi, dit-il.

L'homme obéit, se laissant conduire à la caisse de l'économat.

— Veuillez payer à Monsieur le montant de trois journées, dit gravement Alphonse Allais.

— Combien gagnez-vous par jour ? dit à l'homme le caissier ahuri. Et votre nom ?

— Trente-cinq francs. Je m'appelle Dupotard.

Le compte fut rapidement réglé.

A son retour, l'industriel trouva Allais tout réjoui.

— Tu vas sans doute me féliciter, lui dit aussitôt celui-ci. Je t'ai débarrassé d'un flemmard numéro un. Tu m'avais bien déclaré, n'est-ce pas, que lorsqu'un ouvrier n'était bon à rien, tu le remerciais en lui faisant payer trois jours ?

— En effet, en effet... Ah ! tu... Comment se nomme-t-il ?

— Dupotard.

— Dupotard ? Je ne crois pas avoir... A moins que... Je cours me renseigner.

L'industriel eut vite appris que celui qui venait de bénéficier de 105 fr. n'avait jamais fait partie de son personnel : en quête de travail, c'était un chômeur venu musarder chez lui.

— Vite, tâchez de me retrouver cet homme sur la route, et nous allons l'embaucher ! dit-il au caissier.

Le Dupotard était un bon ouvrier. La gaffe d'Alphonse Allais ne fut donc mauvaise pour personne. *Ferco.*

Les petites rosseries. — Lui (pendant la valse). — Pourquoi avez-vous tant hésité à m'accorder cette valse ?

Elle. — Oh ! monsieur, c'est que, pardonnez-moi ma franchise, je suis très difficile sur mes danseurs.

Lui. — Et moi, mademoiselle, vous ne m'en voudrez pas de vous dire que je ne suis pas difficile du tout sur mes danseuses...



LE REMPLAÇANT

Jules revint tôt après le licenciement. Tout d'abord, il alla dire un rapide bonjour à sa maman qui demeurerait à Monnaz, et le samedi soir déjà il arriva par le train de six heures vingt. Les gens le virent traverser le village, tout pressé d'aller retrouver ses patrons et montrer à Aloyse comme il avait pris bonne mine au service, et comme il était devenu viril et plein d'assurance devant les demoiselles. C'était juste la tombée de la nuit, et comme les gens revenaient du travail, il entendit des salutations aimables, des plaisanteries, et même des compliments. Il riait, répondait en deux mots et poursuivait vite son chemin. Ce fut le vieux François qui gâta son retour.

— Tu es plus pressé de les revoir qu'eux de te revoir, mon garçon, dit-il.

Et comme Jules le regardait sans répondre, il continua :

— Tu es trop bien remplacé, ils n'ont pas envie que tu reviennes.

Et comme Jules persistait à le regarder, en silence, il continua :

— Tu as beau être un joli militaire, tu n'es quand même pas si beau garçon que l'autre, pas aussi costaud non plus.

— Je m'en fiche, dit Jules, on est comme on peut.

Il continua son chemin, alluma une cigarette pour parfaire son aspect viril, et redressa la tête. Mais décidément, ce n'était plus la même chose.

Faut-il que j'aie rencontré ce vilain merle, songeait-il, pouète bête, va, il est comme les chèvres, s'il ne fait pas du mal, il y pense.

Non, il ne croyait pas ce que ce vieux mal-faisant avait voulu insinuer, mais il avait perdu sa belle allure de conquérant et au lieu de regarder droit devant lui, ou de côté et d'autre pour voir à quoi en étaient les cultures, il regardait à ses pieds, comme s'il voulait compter les fourmis courant au travers de la route.

Dans la cour, il trouva le patron seul, en train de graisser un char.

— Ah ! bon, dit-il, voilà Jules... Ça va ?... Tu as bonne mine... Tu n'es pas encore colonel ?... Va t'annoncer aux femmes, qu'elles te fassent un lit ; on ne savait pas si tu viendrais aujourd'hui ou demain.

A tort ou à raison, Jules trouva que le patron avait l'air un peu contraint et ne le regardait pas d'un bon œil. Il entra dans la cuisine. La patronne, debout près du fourneau, se retourna. Il joignit les talons et porta la main à son bonnet de police.

— Ah ! c'est Jules !... Eh ! mon té, on ne vous attendait pas ce soir. Vous auriez pu écrire un mot qu'on sache à quoi s'en tenir, on n'était pas plus sûr que ça de vous voir revenir... Alors, ça va ?... Vous n'avez pas eu trop froid par là-bas ?

Jules regardait la porte par laquelle allait entrer Aloyse, dont il entendait la voix dans le corridor. Quoique d'esprit un peu lourd, il n'eut pas besoin de longues réflexions pour s'apercevoir que d'elle non plus il n'était pas attendu avec impatience. Deux secondes, elle resta figée sur le seuil, le visage un peu crispé, sans même penser à sourire.

— Ah ! dit-elle enfin, c'est Jules... Il faut que j'aie mettre des draps à votre lit. On croyait que vous ne vouliez pas revenir.

— Ma foi... Je croyais que je n'avais pas besoin d'écrire, que c'était une affaire en règle, que je n'avais pas besoin d'écrire... Enfin, naturellement...

Le pauvre Jules ne savait trop que dire. Il s'était attendu à un autre accueil. Il se sentait tout désemparé, tortillé dans ses mains son bonnet de police, et se demandait si quelqu'un avait dit du mal de lui. Mais à table, quand il vit comme son remplaçant avait bonne façon, comme il avait de bonnes manières et comme Aloyse le regardait, il comprit tout. Devant tant de supériorité, il n'y avait qu'à s'effacer.

— Patron, dit-il après souper, j'ai réfléchi, il vaut mieux que je m'en aille. Ma mère aimerait que je me rapproche d'elle, rapport à ce qu'elle est vieille. Et puis elle a dans l'idée que je peux gagner dix francs de plus.

— Dix francs de plus, dit le patron sèche-ment ; si tu crois que c'est comme ça que ça va par le temps qui court... Enfin, si tu trouves un patron qui te les donne, tant mieux pour toi, je ne te retiens pas.

— Alors, je vais emballer mes frusques ; vous me prêterez bien le char.

— Pas ce soir, dit la patronne, Alice va vous faire votre lit.

— Oui, dit Aloyse rassurée et radoucie.

Lestement, les draps sur le bras, elle monta dans la chambre des garçons, une grande chambre carrelée où il y avait deux lits. Hector, justement, s'y trouvait.

— Ça fait que, dit-il, c'est Jules qui reste.

— Parait pas, dit Aloyse, d'un ton de fausse indifférence. Il vient de dire qu'il aime mieux s'en aller.

Ils échangèrent un sourire. Hector n'en revenait pas de sa chance et voulait des détails ;

mais Aloyse paraissait peu désireuse d'en donner, et un peu gênée. Plus tard, quand Hector monta se coucher, Jules, d'un air perplexe, était debout devant son armoire ouverte et regardait ses blouses, son complet du dimanche et ses salopettes.

— Je ne me rappelais pas que j'avais tant de fourbi, où est-ce que je vais fourrer tout ça ?

Quelle chose de découragé dans son ton frappa Hector.

— Tu t'en vas ? Pourquoi ? fit-il.

Jules prit ensemble quelques chemises et une paire de gros souliers à clous qu'il jeta au fond de la malle.

— Je vois, dit-il entre ses dents, que je suis de trop par là.

Hector rougit violemment.

— Ça fait que ton idée, c'était de rester.

— Oh ! ça ne me fait rien de m'en aller, je veux assez me caser ailleurs.

Hector ne répondit pas tout de suite. Il réfléchissait. Cette maison bien tenue, ces gens honnêtes, et puis Aloyse... Aloyse... Oui, mais il y avait aussi la conscience... Ce Jules, on ne devait pas lui prendre sa place, c'était malhonnête.

— Ecoute-voir, fit-il, moi, je n'y tiens pas à rester ici ; j'avais plutôt l'idée d'aller apprendre l'allemand pour entrer au chemin de fer. Si je reste ici, ce ne sera jamais que pour un mois ou deux, après tout, autant partir tout de suite.

— Ah ! dit Jules, si c'est comme ça...

Hector, déjà, prenait sa valise et la bourrait de chaussettes et de mouchoirs de poche.

— Mais tu ne files pas comme ça tout de suite ?

— Oui, j'aime mieux... Ça donnerait des ci et des ça. Le patron m'a réglé ce matin. Ça fait que, adieu je t'ai vu, tu les salueras bien de ma part.

Une demi-heure plus tard, la porte d'entrée claquait derrière lui.

Son sacrifice, d'ailleurs, ne servit à rien. Jules ne retrouva pas son prestige. Il ne faisait plus rien à l'idée du patron ; il était devenu flemmard au service... Et ceci, et cela. Et, pendant quelque temps, Aloyse pleura tous les jours et plus jamais ne lui sourit. *L. Musy.*

Argent liquide. — Quand il a payé son terme, son tailleur, le restaurant, il lui reste chaque mois cent cinquante francs d'argent liquide.

— Et qu'est-ce qu'il en fait, de cet argent liquide ?

— Il le boit.

Chez le Roi des Roi d'Ethiopie, par Henri Rebeaud.

Un joli volume in-8 cour. comprenant 34 photos inédites en hors-texte. Editions Victor Attinger, Neuchâtel.

Seul Etat du continent africain qui ait su protéger son indépendance contre les convoitises des puissances coloniales, l'Empire d'Ethiopie a conservé, dans l'isolement de ses hauts plateaux, une originalité puissante. Il est gouverné par une dynastie trois fois millénaire, issue des amours légendaires du roi Salomon et de la reine de Saba.

Faisant partie d'une mission suisse, M. Rebeaud a séjourné trois ans là-bas.

Les nombreuses illustrations inédites ont reproduites d'après les photos prises par l'auteur lui-même ou ses camarades de mission. Elles ajoutent au charme si puissant de l'ouvrage.

Avez-vous acheté

l'Almanach du Conteur

pour 1934.

C'est la dernière heure qui sonne pour vous le procurer à l'épicerie de votre village.

Le voyageur...

Qu'il pleuve ou vente,
Toujours il chante
Le refrain bien connu
Du « DIABLERETS » les vertus.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.